

# La promenade

*Oh ! ne me conduis plus dans ces fêtes frivoles*

*Où les rêves du cœur ne sauraient se fixer ;*

*Où de la vanité les brillantes idoles*

*Obtiennent des succès qu'un jour doit effacer :*

*Dis-moi, pourquoi veux-tu que ce monde j'étale*

*Les rêves de bonheur que je forme en secret,*

*Désirs mystérieux d'une âme virginale*

*Que de son souffle impur soudain il flétrirait ?*

*Je sais lui dérober les sentiments qu'il raille ;*

*Et légère et folâtre au milieu des plaisirs,*

*Quand de gloire et d'amour mon cœur ému tressaille.*

*Je feins, pour l'abuser, de frivoles désirs :*

*Et lui, ne levant pas le voile qui me cache.*

*A mon air dédaigneux, à mes regards railleurs.*

*N'a jamais soupçonné l'âme ardente et sans tache*

*Qui pleure, et sympathise à toutes les douleurs.*

*Mais qu'au sein de ce monde un cri sincère échappe,*

*Qu'un cœur triste et souffrant appelle un cœur ami ;*

*Comme l'écho répond à l'accent qui le frappe,*

*Mon âme entend la voix qui près d'elle a gémi :*

*Ainsi je t'ai compris ; et, me sentant aimée,*

*J'ai fui ces faux plaisirs pour n'être plus qu'à toi ;*

*La solitude plait à mon âme charmée,*

*Et le monde aujourd'hui n'est qu'un désert pour moi...*

*Le voile de la nuit dans les cieux se déploie ;*

*Viens ! fuyons ces clameurs dont les airs sont frappés*

*Le cœur n'éprouve ici qu'une factice joie :*

*Viens ! allons nous asseoir sur ces rocs escarpés ;*

*Je guiderai tes pas ; vois-tu ces champs superbes*

*Où la vigne a formé de verdoyants sillons ?*

*Vois-tu ces moissonneurs folâtrant sur les gerbes,*

*Et dont les cris joyeux animent nos vallons ?*

*Le jour a disparu derrière la colline ;*

*Contemple à l'horizon ces flots d'or et d'azur ;*

*Ils succèdent aux feux du soleil qui décline :*

*Vois, comme tout est beau ! Comme le ciel est pur !*

*Vois, la nuit qui s'étend n'a pas de sombres voiles ;*

*Tel qu'un phare brillant entouré de flambeaux,*

*Il plane sur ces monts, l'astre ami des tombeaux !*

*Escorté de milliers d'étoiles !*

*Mon cœur est pénétré d'un doux ravissement.*

*Avançons à pas lents ; que ton bras me soutienne ;*

*L'amour est doux ici ; mets ta main dans la mienne,*

*Parle-moi du bonheur qu'on éprouve en aimant :*

*Entends-tu des forêts le bruissement sonore ?*

*Le chêne retentit sous les ailes du vent,*

*Et des cloches du soir le son se mêle encore*

*A la voix du torrent...*

*De ces rochers déserts nos pieds foulent la cime ;*

*Arrêtons-nous ici sur ces débris sans nom :*

*Dis-moi, ne sens-tu pas une extase sublime*

*Quand tu peux d'un regard embrasser l'horizon !*

*Vois comme l'Océan vient mourir sur la plage ;*

*De rapides vaisseaux fendent ses flots amers :*

*Oh ! je voudrais, fuyant vers un lointain rivage,*

*Contempler avec toi l'immensité des mers !*

*Vois ces globes de feu scintiller dans la nue ;*

*Vois ces monts nébuleux que la neige a couverts ;*

*Leur sommet dans les cieux se cache à notre vue,*

*Et le fleuve mugit dans leurs flancs entr'ouverts :*

*Vois ce lac transparent qu'un vieux château domine,*

*Et cette tour gothique où tintait le beffroi ;*

*L'oiseau des nuits planant sur ces murs en ruine*

*Fait entendre son cri d'effroi.*

*Aux regards de l'amour que la nature est belle !*

*Ces chaumières, ces bois font palpiter mon cœur :*

*Ici, seule avec toi... chaque objet me révèle*

*Un asile pour le bonheur.*

*Regarde, sous nos pieds la cité se déroule ;*

*De ses plaisirs bruyants, non, tu n'es plus jaloux ;*

*Parmi ses habitants qui se pressent en foule*

*Est-il un seul mortel plus fortuné que nous ?*

*Partage ce bonheur que mon âme préfère :*

*Ne cherche plus des biens qui ne font qu'éblouir ;*

*Dans un monde pervers, dis-moi, qu'irais-tu faire ?*

*On t'apprendrait à me trahir.*

*Louise Colet (1810-1876)*

